

## ANNEXE

### ANTHOLOGIE DE LA DESCRIPTION DE LA BANLIEUE DANS LES PREMIERS ROMANS DE ZOLA

Takanobu ADACHI

**OC** : Émile Zola, *Œuvres complètes*, éd. Henri Mitterand, Paris, Cercle du livre précieux, 1966-1969, 15 vol.

**NME** : Émile Zola, *Œuvres complètes*, éd. Henri Mitterand, Paris, Nouveau Monde éditions, 2002-2010, 21 vol.

[Les premiers romans]

**CC** : Émile Zola, *La Confession de Claude* [1865], dans **OC**, tome I, 1966, p. 1-119.

**VM** : Émile Zola, *Le Vœu d'une morte* [1866], dans **NME**, tome II, 2002, p. 11-111.

**TR** : Émile Zola, *Thérèse Raquin* [1867], **OC**, tome I, p. 511-682.

**MF** : Émile Zola, *Madeleine Férat* [1868], **OC**, tome I, p. 683-903.

Étant donné que *OC* adopte sa seconde version (1889), nous citerons la version originale du *Vœu d'une morte* (1866) reprise dans *NME*.

Nous montrerons les descriptions concernant les faubourgs et la banlieue dans les premiers romans de Zola, en les divisant géographiquement comme ci-dessous : 1) Dans la petite banlieue, 2) Aux bords des fortifications, 3) Aux bois, 4) Aux bords de l'eau.

Nous soulignons surtout les indications topographiques.

## **1. DANS LA PETITE BANLIEUE**

### **1-1. LA CONFESSIOIN DE CLAUDE**

#### 1-1-1. Le passé de Marie, amante de Jacques, à la barrière Fontainebleau

Marie pense avoir quinze ans. Elle ignore où elle est née, et se rappelle vaguement une femme qui la battait, sa mère sans doute. Ses premiers souvenirs datent du ruisseau ; elle se souvient qu'elle y jouait et qu'elle s'y reposait. Sa vie a été une longue promenade dans les rues ; il lui serait très difficile de savoir ce qu'elle a fait jusqu'à l'âge de huit ans ; lorsqu'on l'interroge sur ses premières années, elle répond qu'elle ne sait plus, ayant eu trop faim et trop froid. À huit ans, comme toutes les petites misérables, elle vendait des fleurs. Elle couchait alors à la barrière Fontainebleau<sup>1</sup> dans un vaste grenier sombre, avec toute une troupe d'enfants de son âge, garçons et filles, qui dormaient pêle-mêle. [...] Elle avait fait le mal avant de savoir que le mal existait ; aujourd'hui, en pleine débauche, elle gardait son visage d'enfant, n'ayant jamais cessé d'être vierge et innocente. La souillure s'était mise en elle trop tôt pour qu'elle pût être souillée. (CC, ch. 14, p. 49)

Elle était fille de la grande ville, et la grande ville en avait fait cette créature monstrueuse qui n'était ni un enfant ni une femme. Dans cet être, où personne n'avait évoqué l'âme, l'âme dormait encore. Le corps lui-même ne s'était jamais éveillé sans doute. Marie se trouvait être une simple d'esprit et de chair, qui se livrait par abandon, restait pure dans la fange, ne sachant rien et acceptant tout. (CC, ch. 14, p. 49)

Un soir, la misère était revenue. Marie allait regagner le grenier de la barrière Fontainebleau, lorsqu'elle avait rencontré Jacques. Elle m'a conté cette rencontre d'une voix que je n'oublierai jamais, avec des regards immobiles dans les yeux et des rires bruyants sur les lèvres. C'est elle qui a abordé Jacques, lui demandant son bras parce qu'il faisait noir et que le pavé était glissant. Elle n'avait sans doute pas la moindre mauvaise pensée. Jacques la questionna ; au lieu de la conduire route d'Orléans, il la mena chez lui.

---

<sup>1</sup> La barrière Fontainebleau se situe sur l'actuelle place d'Italie.

Elle le laissa faire, toujours calme. Elle n'aurait peut-être pas quêté un lit, elle songeait à la paille du grenier, mais elle acceptait les draps blancs qui lui venaient, sans joie ni répugnance. (CC, ch. 14, p. 50)

#### 1-1-2. L'opposition entre Paris et la Provence

Tout ce qui n'est plus, c'est la Provence, la campagne largement ouverte, inondée de soleil, c'est vous, ce sont mes pleurs et mes rires d'autrefois ; tout ce qui n'est plus, ce sont mes espérances et mes rêves, mes innocences et mes fiertés. Hélas ! tout ce qui est, c'est Paris avec sa boue, ma chambre avec sa misère ; tout ce qui est, c'est Laurence, c'est l'infamie, ce sont mes tendresses pour cette femme. (CC, ch. 18, p. 56)

#### 1-1-3. La petite banlieue urbanisée

Alors j'ai dit à Laurence que nous allions marcher longtemps, longtemps, devant nous, jusqu'à ce que nous ne puissions plus marcher. Nous irions ainsi dans l'air tiède, humide encore, en pleine herbe, en plein soleil. Laurence, qui s'éveillait, elle aussi, s'est levée et m'a entraîné, à pas pressés, comme un enfant.

Nous avons pris la rue d'Enfer et la route d'Orléans. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, montrant les meubles. Il y avait sur les portes des hommes en blouses blanches qui causaient en fumant. On entendait sortir des boutiques des éclats de rire. Ce qui m'entourait, rues, maisons, arbres, me paraissait avoir été nettoyé avec soin. Les horizons étaient propres, tout neufs, blancs de netteté et de lumière. (CC, ch. 21, p. 64-65)

### **1-2. LE VŒU D'UNE MORTE**

#### 1-2-1. Le caractère carnavalesque de la petite banlieue

Et, le cœur débordant d'allégresse, [Daniel] s'en allait dans les rues, comme un homme ivre, coudoyant les passants, se retenant pour ne pas chanter à gorge déployée. Il sortait de la ville, faisant mille rêves de dévouement et de tendresse ; il courait la banlieue, mangeait en riant dans un cabaret, se couvrait de boue ou de poussière, et ne regagnait que le soir l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer, mort de fatigue et de joie. (VM, ch. 6,

p. 52)

### **1-3. MADELEINE FERAT**

#### 1-3-1. Le hangar et l'atelier de Férat à Montrouge

Quand [le père de Madeleine Férat] se jugea assez riche, il loua une sorte de hangar, du côté de Montrouge, et s'établit chaudronnier. C'était un premier pas vers la fortune, vers les vastes ateliers de construction qu'il rêvait de diriger plus tard. Pendant dix autres années, il vécut dans son hangar [...]. Peu à peu, il agrandit le hangar, il eut sous ses ordres un plus grand nombre d'ouvriers ; enfin, il put acheter le terrain et faire bâtir d'immenses ateliers, à l'endroit même où s'élevait son ancienne baraque de planches. Les objets qu'il fabriquait avaient grandi, eux aussi : les chaudrons étaient devenus des chaudières. Les chemins de fer dont la France se couvrait alors, lui fournirent des travaux considérables, et lui mirent entre les mains d'énormes bénéfices. Son rêve se réalisait : il était riche. (*MF*, ch. 2, p. 704)

Pendant des heures, Férat jouait avec sa fille ; il la portait dans ses ateliers au milieu du tapage épouvantable des machines, disant qu'il voulait la rendre courageuse comme un garçon<sup>1</sup>. (*MF*, ch. 2, p. 707)

#### 1-3-2. Le pensionnat des Ternes

Le lendemain du départ de Férat, Lobrichon conduisit l'enfant dans un pensionnat des Ternes, qu'une vieille dame de ses amies lui avait enseigné comme une excellente maison d'éducation. [...]

Le pensionnat, situé au milieu de vastes jardins, était une retraite très confortable. Les dames qui le tenaient prenaient peu de pensionnaires ; elles avaient mis la pension à un prix élevé pour n'avoir que des filles de familles riches<sup>2</sup>. (*MF*, ch. 2, p. 708)

---

<sup>1</sup> C'est la raison pour laquelle Madeleine n'a pas peur de la foudre.

<sup>2</sup> Quand Madeleine n'avait que six ans, son père s'est ruiné et est parti seul en Amérique. Lobrichon, compatriote de Férat, s'est chargé de veiller sur Madeleine. Étant donné que ce roman raconte l'histoire de Madeleine adulte, cet épisode de l'enfance de Madeleine se situe sans aucun

Madeleine fut toujours mal à l'aise dans un pareil milieu. Elle manquait de souplesse, était bruyante et brusque. Pendant les récréations, elle jouait comme un gamin, avec un emportement de joie qui troublait l'élégante retraite<sup>1</sup>. (*MF*, ch. 2, p. 709)

### 1-3-3. La maison de Lobrichon à Passy

Quand [Madeleine] eut quinze ans, Lobrichon, qui venait depuis quelque temps la voir presque tous les jours, lui demanda si elle serait contente de quitter le pensionnat. [...] Le lendemain, elle couchait dans une petite maison que l'ami de son père venait d'acheter à Passy.

L'ancien marchand d'habits caressait un projet. Il s'était retiré du commerce à l'âge de soixante ans<sup>2</sup>. Pendant plus de trente années, il avait mené une vie de ladre, mangeant mal, se privant de femme, tout à l'accroissement de sa fortune. [...] La fortune venue, il prit une bonne cuisinière, acheta un pavillon tranquille entre cour et jardin, et résolut d'épouser la fille de son ancien ami. (*MF*, ch. 2, p. 711)

Pendant quatre ans, Madeleine vécut en paix dans la petite maison de Passy. Elle n'avait fait que changer de prison, mais elle ne se plaignait point de la surveillance active de son tuteur ; elle n'éprouvait aucun désir de sortir, brodant des journées entières sans éprouver ces malaises qui étouffent les filles de son âge. (*MF*, ch. 2, p. 711)

Elle venait d'avoir dix-neuf ans, lorsqu'un soir l'ancien marchand d'habits s'oublia jusqu'à la baiser sur les lèvres. Elle le repoussa d'un geste instinctif de révolte, et le regarda en face, sans comprendre encore. [...] Elle se retira tranquillement, en déclarant d'une voix nette qu'elle quitterait la maison le lendemain. (*MF*, ch. 2, p. 711)

---

doute avant 1860. À cette époque-là, Ternes, qui se trouve à l'extérieur du mur d'octroi et à l'intérieur des fortifications de Thiers, n'était pas encore annexé à Paris.

<sup>1</sup> Bien que Ternes et Montrouge soient à l'extérieur de Paris, leur atmosphère est opposée. Madeleine, élevée dans le tapage des machines à Montrouge, trouble la tranquillité d'« une retraite très confortable » à Ternes.

<sup>2</sup> Comme Ternes, Passy est considéré comme le quartier pour les retraités dans cet extrait.

## **2. AUX BORDS DES FORTIFICATIONS**

### **2-1. LA CONFESSION DE CLAUDE**

#### 2-1-1. Les fossés des fortifications

Aux fortifications, nous avons rencontré les premières herbes, herbes courtes encore, en larges tapis. Nous sommes descendus dans le fossé, allant le long des hautes murailles grises, les suivant dans leurs angles. D'un côté le mur pâle, de l'autre le talus verdoyant ; on avance comme dans une rue désertée et silencieuse, qui n'aurait pas de maisons. Il y a des coins où les rayons s'amassent, faisant pousser de grands chardons que peuple toute une nation d'insectes, scarabées, papillons, abeilles ; ces coins sont tout bourdonnement et chaleur. Mais le matin, le talus jette son ombre ; on marche sans bruit, sur un gazon fin et serré, ayant devant soi une bande étroite de ciel sur laquelle se détachent les arbres maigres, en pleine lumière, qui dominant la muraille.

Les fossés des fortifications sont de petits déserts où je me suis souvent oublié. L'horizon étroit, l'ombre, le silence que rendent plus sensible le sourd murmure de la grande ville et les clairons des casernes voisines, en font un lieu cher aux gamins, aux petits et aux grands enfants. On est là, dans un trou, aux portes de la cité, la sentant haleter et tressaillir, mais ne l'apercevant plus. Pendant une demi-heure Laurence et moi, nous nous sommes contentés de ce ravin qui nous faisait oublier les maisons et les sentiers frayés ; nous étions à mille lieues de Paris, loin de toute habitation, ne voyant que des pierres, de l'herbe, du ciel. (CC, ch. 21, p. 65-66)

#### 2-1-2. Les terrains vagues de Montrouge

Puis, étouffant déjà, avides de la plaine, nous avons monté le talus en courant. La large campagne s'est étendue devant nous.

Nous nous trouvions dans les terrains vagues de Montrouge. Ces champs défoncés et boueux sont frappés d'éternelle désolation, de misère, de lugubre poésie. Çà et là, le sol noir bâille affreusement, montrant, comme des entrailles ouvertes, d'anciennes carrières abandonnées, blafardes et profondes. Pas un arbre ; sur l'horizon bas et morne

se détachent seulement les grandes roues des treuils. Les terres ont je ne sais quel aspect sordide, et sont couvertes de débris sans nom. Les chemins tournent, se creusent, s'allongent avec mélancolie. Des masures neuves en ruines, des tas de plâtras s'offrent à chaque détour des sentiers. Tout est cru à l'œil, les terrains noirs, les pierres blanches, le ciel bleu. Le paysage entier, avec son aspect maladif, ses plans brusquement coupés, ses plaies béantes, a la tristesse indicible des contrées que la main de l'homme a déchirées.

Laurence, qui était devenue rêveuse dans les fossés des fortifications, s'est serrée contre moi en traversant la plaine désolée. Nous avons marché en silence, nous retournant parfois pour voir Paris qui grondait à l'horizon. Puis nous ramenions nos regards à nos pieds, évitant les trous, regardant, l'âme attristée, cette plaine dont le soleil montrait brutalement les blessures ouvertes. Là-bas étaient les églises, les panthéons et les palais royaux ; ici étaient les ruines d'un sol bouleversé, que l'on avait fouillé et volé pour bâtir des temples aux hommes, aux rois et à Dieu. La ville expliquait la plaine ; Paris avait à son seuil la désolation que fait toute grandeur<sup>1</sup>. Je ne sais rien de plus morne ni de plus lamentable que ces terrains vagues qui entourent les grandes cités ; ils ne sont point encore ville, et ils ne sont plus campagne ; ils ont les poussières, les mutilations de l'homme, et n'ont plus la verdure ni la tranquille majesté de Dieu.

Nous avons hâte de fuir. Laurence se blessait les pieds, elle avait peur de ce désordre, de cette mélancolie qui lui rappelaient notre chambre. Moi, je trouvais là mon amour, ma vie troublée et saignante. Nous pressions le pas. (CC, ch. 21, p. 66)

### 2-1-3. Au bord de la Bièvre

Nous avons descendu un coteau. La Bièvre coulait au fond du vallon, bleuâtre et épaisse. Des arbres, de loin en loin, bordaient le ruisseau ; de grandes maisons sombres, efflanquées, percées d'immenses fenêtres, se dressaient lugubrement. Le vallon est plus écœurant que la plaine ; il est humide, gras, puant. Les tanneries y ont des senteurs âcres et étouffantes ; les eaux de la Bièvre, cette sorte d'égout en plein ciel, exhalent une odeur

---

<sup>1</sup> Ainsi que la grande ville avait fait les « filles » comme Marie et Laurence, les terrains vagues à l'extérieur des fortifications sont les victimes de la croissance de Paris.

fétide et forte qui prend à la gorge. Ce n'est plus la désolation morne et grise de Montrouge ; c'est le dégoûtant aspect d'un ruisseau noir de boue et d'ordures, charriant des puanteurs. Quelques peupliers, dans ce fumier, ont poussé puissamment, et, là-haut, sur le ciel clair, se détachent les longues lignes blanches de l'Hôpital de Bicêtre, cette effrayante demeure de la folie et de la mort, qui domine dignement la vallée malsaine et ignoble.

Le désespoir m'a pris, je me suis demandé si je n'allais pas m'arrêter là et passer ma journée au bord de l'égout. Je ne pouvais donc pas sortir de Paris, je ne pouvais échapper au ruisseau. Jusque dans les champs, la saleté et l'infamie me suivaient ; les eaux étaient corrompues, les arbres avaient une santé malsaine, mes yeux ne rencontraient que plaies et que souffrances. Ce devait être là la campagne que Dieu me réservait maintenant. Chaque dimanche, je viendrais, Laurence au bras, me promener sur le bord de la Bièvre, le long des tanneries, et parler d'amour dans ce cloaque ; je viendrais, à l'heure de midi, m'asseoir avec mon amante sur la terre grasse, m'abîmant dans cette créature morte et dans ce vallon sordide. Je me suis arrêté effrayé, prêt à rentrer à Paris en courant, et j'ai regardé Laurence.

Laurence avait son visage affaissé, son visage de misère et de vieillesse. Le sourire du départ s'était évanoui. Elle semblait lasse et ennuyée ; elle regardait autour d'elle, calme, sans dégoût. J'ai cru la voir dans notre chambre, j'ai compris qu'il fallait à cette âme endormie plus de soleil, une nature plus douce pour lui rendre ses quinze ans. (CC, ch. 21, p. 66-67)

### **3. AUX BOIS**

#### **3-1. LA CONFESSON DE CLAUDE**

##### 3-1-1. De Montrouge à Fontenay

Alors, je [Claude] lui [Laurence] ai pris fortement le bras ; sans lui permettre de tourner la tête, je l'ai entraînée, remontant le coteau, toujours tout droit, suivant les routes, traversant les prés, en quête du printemps jeune et vierge. Pendant deux heures, nous sommes allés ainsi, en silence, rapidement. Nous avons passé par deux ou trois villages,

Arcueil, Bourg-la-Reine, je crois ; nous avons parcouru plus de vingt sentiers, entre des murs blancs et des haies vertes. Puis, comme nous venions de sauter un mince ruisseau, dans une vallée pleine de feuillages, Laurence a poussé un cri d'enfant, un éclat de rire, et elle s'est échappée de mon bras, courant dans l'herbe, toute gaie, toute naïve.

Nous étions dans un grand carré de gazon, planté d'arbres, de hauts peupliers, qui montaient d'un jet, majestueusement, et se balançaient avec langueur dans l'air bleu. Le gazon était dru et épais, noir à l'ombre, doré au soleil ; on eût dit, lorsque le vent agitait les peupliers, un large tapis de soie à reflets changeants. Tout autour s'étendaient des terres labourées, couvertes d'arbustes et de plantes ; l'horizon n'était que feuilles. Une maison blanche, basse et longue, qui s'abritait au seuil d'un bouquet d'arbres voisin, se détachait gaiement sur tout ce vert. Plus loin, plus haut, au bord du ciel, à travers des ombrages, se montraient les premiers toits de Fontenay-aux-Roses. (CC, ch. 21, p. 68)

### 3-1-2. La rédemption dans la campagne

La verdure était née de la veille, elle avait des fraîcheurs, des innocences de vierges ; les jeunes feuilles, pâles et tendres, en masses claires, semblaient une dentelle légère et délicate posée sur le grand voile bleu du ciel. Les troncs eux-mêmes, les vieux troncs rugueux, semblaient comme peints à neuf ; ils avaient caché leurs blessures sous des mousses nouvelles. C'était une chanson universelle, une gaieté fraîche, caressante. Les pierres et les terrains, le ciel et les eaux, tout paraissait propre et vigoureux, sain et innocent. La campagne enfant, verte et dorée, sous le large horizon d'azur, riait dans la lumière, ivre de sève, de jeunesse, de virginité.

Et au milieu de cette jeunesse, de cette virginité, courait Laurence en pleine lumière, en pleine sève. Elle s'était plongée dans l'herbe, abîmée dans l'air pur, elle avait retrouvé ses quinze ans au sein de cette campagne qui n'avait pas quinze jours. La jeune verdure rafraîchissait son sang, les jeunes rayons chauffaient son cœur, rougissaient ses joues. Tout son être s'éveillait dans cet éveil de la terre ; comme la terre, elle redevenait vierge, la saison étant douce. (CC, ch. 21, p. 68-69)

Mes rêves de virginité, mon amour de la lumière allaient être contents ; dès cette heure, commençait une vie d'extase et de tendresse. Je ne songeais plus à la Bièvre, à cet égout noirâtre au bord duquel j'avais eu l'effrayante tentation de m'asseoir et d'embrasser Laurence. Je voulais maintenant habiter la maison blanche, là-bas, au seuil du bouquet d'arbres, y vivre à jamais avec mon amie, avec ma femme, dans la rosée, dans le soleil, dans l'air pur. (CC, ch. 21, p. 70)

### 3-1-3. Le déjeuner paisible à la guinguette au *Coup du milieu*

Laurence venait d'attacher son bouquet à l'aide d'un brin d'herbe. Il était onze heures, nous n'avions encore rien mangé. [...] J'ai marché devant, à travers la campagne, par des sentiers étroits, bordés de champs de fraisiers. Laurence me suivait, ramenant ses jupons, s'oubliant à chaque haie. Brusquement, au détour d'un chemin, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

Le Coup du milieu, le cabaret où nous sommes entrés, est situé dans un pli de terrain entre Fontenay et Sceaux, tout près de l'étang du Plessis-Piquet. Du dehors, on ne voit qu'un massif, un jet de verdure, une vingtaine d'arbres qui ont poussé fièrement ; le dimanche, il sort de ce nid immense un bruit de fourchettes et de couteaux, de rires et de chansons. Au-dedans, lorsqu'on a franchi la porte surmontée d'une large enseigne placée de biais, et qu'on a descendu une pente douce, on se trouve dans une allée, assombrie par les feuillages, bordée de bosquets à droite et à gauche ; chacun de ces bosquets est garni d'une longue table et de deux bancs, scellés dans la terre, rougis et noircis par la pluie. Tout au bout, l'allée s'élargit, il y a une clairière, une balançoire pend entre deux arbres.

Les bosquets étaient silencieux et déserts. Des hommes en blouses bleues, des paysans, se balançaient ; un gros chien se tenait gravement assis sur son derrière, au milieu de l'allée. Laurence et moi, nous nous sommes attablés sous un berceau, à une grande table de vingt couverts. Il faisait presque nuit sous les feuilles, la fraîcheur était pénétrante. Au loin, nous apercevions, entre les branches, la campagne éclatante de soleil, endormie sous les premiers rayons. Les acacias du massif avaient fleuri la veille ; les senteurs douces et suaves de leurs grappes emplissaient l'air calme et caressant.

On nous a mis une serviette sur le bout de la table, en guise de nappe, puis on nous a servi ce que nous avions demandé, des côtelettes, des œufs, je ne sais trop quoi. Le vin, contenu dans un petit broc de grès bleuâtre, égratignait le gosier ; un peu rude et âpre, il ouvrait merveilleusement l'appétit. Laurence dévorait ; je ne lui connaissais pas ces belles dents blanches, affamées, mordant au pain avec des éclats de rire. Jamais je n'ai mangé si volontiers. Je me sentais léger d'âme et de corps, je me surprénais à me croire encore écolier, aux jours où nous allions nous baigner dans la petite rivière et dîner sur les herbes de la rive. J'aimais ce linge blanc sur la table noire, ces ténèbres des feuillages, ces fourchettes de fer, ces grossières faïences ; je regardais Laurence, je vivais largement, dans la plénitude de mes sensations, jouissant avec volupté de tout ce qui m'entourait. (CC, ch. 21, p. 70-71)

J'ignore ce que nous avons fait jusqu'au soir. La journée a été une journée de soleil, d'éblouissement. Je ne sais quels sentiers nous avons pris, quelles ombres nous avons choisies. Il y a, lorsque je songe à ces heures d'extase, une splendeur devant mes yeux. Le souvenir des détails est rebelle, mon être entier a la sensation d'une grande félicité, d'une grande lumière. Il me semble vaguement que nous nous sommes oubliés, Laurence et moi, au fond d'un trou, dans la mousse, ne voyant qu'un vaste morceau de ciel<sup>1</sup> ; nous sommes restés, la main serrant la main, parlant peu, ivres ; nos yeux, tournés en haut, se sont emplis de clarté jusqu'à l'aveuglement, nous n'avons plus rien vu que nos cœurs et nos pensées. Mais tout ceci peut-être un rêve ; la mémoire m'échappe, je n'ai conscience que d'avoir été aveugle, d'avoir entrevu des milliers d'astres dans mes ténèbres. (CC, ch. 21, p. 71-72)

#### 3-1-4. La soirée tapageuse à la guinguette au *Coup du milieu*

Le soir, sans savoir comment, nous nous sommes retrouvés au *Coup du milieu*. Il

---

<sup>1</sup> Comparez cet extrait à la scène dans un fossé des fortifications : « On est là, dans un trou [...]. [...] ; nous étions à mille lieues de Paris, loin de toute habitation, ne voyant que des pierres, de l'herbe, du ciel. » (CC, ch. 21, p. 65-66) Claude est heureux quand son champ visuel est réduit.

y avait foule. Des jeunes femmes et des jeunes hommes emplissaient les bosquets, faisant tapage ; les robes blanches, les rubans rouges et bleus tachaient le vert tendre des feuilles ; les éclats de rire traînaient doucement dans le crépuscule. Des bougies avaient été allumées sur les tables, piquant de points lumineux l'ombre naissante. Des Tyroliens chantaient au milieu de l'allée.

Nous avons mangé sur un bout de table, comme le matin, nous mêlant aux rires, faisant effort pour sortir de nous-mêmes. La jeunesse bruyante qui nous entourait m'effrayait un peu ; je croyais retrouver là beaucoup de Jacques, beaucoup de Maries. Entre les branches, j'apercevais un coin du ciel, pâle et mélancolique, sans étoiles encore ; j'avais peine à quitter des yeux ces calmes espaces pour le monde de folie qui criait autour de moi. Je me rappelle aujourd'hui que Laurence paraissait fiévreuse, troublée. (CC, ch. 21, p. 72)

### 3-1-5. La nuit au *Coup du milieu*

Puis le silence s'est fait, tous sont partis, et nous sommes restés. J'avais résolu de coucher au Coup du milieu pour jouir, le lendemain, de la rosée, des clartés blanches de l'aube. En attendant que l'on mît des draps à notre lit, je suis allé avec Laurence m'asseoir sur un banc, au fond du jardin. La nuit était douce, étoilée, transparente ; des bruits vagues montaient de la terre ; un cor, sur la hauteur, se plaignait d'une voix éteinte et caressante. La plaine, avec ses grandes masses de feuillages, noires, immobiles, étendait ses horizons mystérieux ; elle semblait dormir, frissonnante, agitée par un rêve d'amour. (CC, ch. 21, p. 72-73)

### 3-1-6. La promenade matinale au bois de Verrières

Laurence s'est levée, nous avons ouvert porte et fenêtre. Un flot de fraîcheur est entré, apportant dans la chambre toutes les senteurs de la campagne. Les acacias, plantés presque sur le seuil, avaient une odeur plus adoucie, plus suave. Une aube blanche était au ciel et sur la terre.

Laurence a bu une tasse de lait, et, avant de rentrer à Paris, j'ai voulu monter au

bois de Verrières, pour rapporter dans mon cœur tout l'air pur du matin. Là-haut, dans le bois, nous avons marché à petits pas, le long des allées. La forêt était comme une belle épousée au lendemain des noces ; elle avait des pleurs de volupté, une jeune langueur, une fraîcheur humide, des parfums tièdes et pénétrants. [...] Et dans la fraîcheur, on entendait le réveil du bois, ces mille petits bruits qui témoignent de la vie des sources et des plantes ; sur nos têtes étaient des chants d'oiseaux, sous nos pieds des murmures d'insectes, tout autour de nous des craquements soudains, des gazouillements d'eaux courantes, des soupirs profonds et mystérieux qui semblaient sortir du flanc noueux des chênes. Nous avançons lentement, nous plaisant à nous attarder au soleil et à l'ombre, buvant l'air frais, essayant de saisir les mots confus que les aubépines nous adressaient au passage. O la douce et souriante matinée, toute trempée de larmes heureuses, tout attendrie de joie et de jeunesse ! La campagne en était à cet âge adorable où la vieille nature a pour quelque jours les grâces délicates de l'enfance.

Je suis rentré à Paris, Laurence au bras, jeune et fort, ivre de lumière, de printemps, le cœur plein de rosée et d'amour. J'aimais hautement, je croyais être aimé. (CC, ch. 21, p. 73-74)

3-1-7. Claude, désespéré de la vie parisienne, retourne en Provence.

Frères, je vais à vous. Je pars demain pour nos campagnes. Je veux puiser une nouvelle jeunesse dans nos larges horizons, dans notre soleil ardent et pur. (CC, ch. 30, p. 110)

Nous irons dans les plaines, au bord de la rivière ombreuse ; nous reprendrons la vie de nos seize ans, et j'oublierai ainsi l'année terrible que je viens de vivre. [...] Je redeviendrai jeune, croyant, je pourrai recommencer la vie sur de nouveaux songes. (CC, ch. 30, p. 110)

### **3-2. LE VŒU D'UNE MORTE**

#### 3-2-1. La promenade au bois de Boulogne

Chaque soir, vers les quatre heures, lorsqu'il faisait beau, [Daniel] se mettait à sa fenêtre. En bas, dans la cour, une voiture attendait madame Tellier et Jeanne, pour les conduire au bois<sup>1</sup>. Les deux femmes descendaient lentement le perron, traînant leurs longues jupes. Et Daniel ne voyait que la jeune fille.

Il étudiait ses moindres mouvements. Elle lui semblait pleine de mépris et de souplesse féline. Elle se laissait aller sur les coussins de la voiture avec un abandon qui lui déplaisait. Puis, ses toilettes le choquaient : il comprenait vaguement que c'étaient tous ces rubans et toutes ces dentelles qui l'intimidaient et le tenaient à distance.

La voiture partait, Jeanne s'abandonnait aux balancements légers des essieux, et Daniel restait seul, en face de la cour vide. (*VM*, ch. 8, p. 61)

### **3-3. MADELEINE FÉRAT**

#### 3-3-1. Le projet de la promenade vers la banlieue

Les jeunes gens passèrent ainsi une semaine. Guillaume sortait à peine ; Paris lui faisait peur, et il s'était bien gardé d'aller loger dans un des grands hôtels dont son père lui avait donné les adresses. Il s'applaudissait maintenant de s'être caché derrière de Luxembourg, au fond de ce quartier paisible où l'amour l'attendait. Il aurait voulu emmener Madeleine aux champs, bien loin, non qu'il eût dessein de la faire tomber plus vite entre ses bras, mais parce qu'il aimait les arbres et qu'il désirait se promener avec elle à leur ombre. Elle résistait, par une sorte de pressentiment. Enfin, elle accepta d'aller dîner avec lui dans un cabaret de la banlieue. Là, au restaurant du bois de Verrières, elle se livra. (*MF*, ch. 4, p. 733)

#### 3-3-2. La station de Fontenay (à l'incipit du roman)

Guillaume et Madeleine descendirent de wagon à la station de Fontenay. C'était

---

<sup>1</sup> Leurs promenades quotidiennes au bois de Boulogne semblent à Daniel le symbole de la vie riche et oisive.

un lundi, le train se trouvait presque vide. Cinq ou six compagnons de voyage, des habitants du pays qui rentraient chez eux, se présentèrent à la barrière avec les jeunes, et s'en allèrent chacun de son côté, sans donner un coup d'œil aux horizons, en gens pressés de regagner leur logis.

Au sortir de la gare, le jeune homme offrit son bras à la jeune femme, comme s'ils n'avaient pas quitté les rues de Paris. Ils tournèrent à gauche et remontèrent doucement la magnifique allée d'arbres qui va de Sceaux à Fontenay. Tout en montant, ils regardaient, au bas du talus, le train qui se remettait en marche, avec des hoquets sourds et profonds. (MF, ch. 1, p. 691)

### 3-3-3. Les sentiers

- Prenons ce sentier, répondit simplement Madeleine, il nous évitera de traverser les rues de Sceaux. »

Ils prirent la ruelle des Champs-Girard. Là, brusquement, le rideau d'arbres de la grande allée s'ouvre et laisse voir le coteau de Fontenay ; en bas, il y a des jardins, des carrés de prairie dans lesquels se dressent, droits et vigoureux, d'énormes bouquets de peupliers ; puis des cultures montent, coupant les terrains en bandes brunes et vertes, et, tout en haut, au bord de l'horizon, blanchissent, à travers les feuilles, les maisons basses du village. Vers la fin septembre, entre quatre et cinq heures, le soleil, en s'inclinant, rend adorable ce bout de nature. Les jeunes gens, seuls dans le sentier, s'arrêtèrent instinctivement devant ce coin de terre d'une verdure presque noire, à peine dorée par les premières rousseurs de l'automne.

Ils se donnaient toujours le bras. Il y avait entre eux cette vague gêne d'une intimité récente qui a marché trop vite. Lorsqu'ils venaient à songer qu'ils se connaissaient depuis huit jours au plus, ils éprouvaient une sorte de malaise à se trouver ainsi seul à seul, en pleins champs, comme des amants heureux. (MF, ch. 1, p. 691)

Les jeunes gens avaient tourné le coude que fait le chemin des Champs-Girard, et se trouvaient dans une ruelle qui s'allonge entre deux murailles grises d'une monotonie

désespérante. Ils pressèrent le pas pour sortir de ce corridor étroit. Puis ils continuèrent leur promenade à travers champs, par des sentiers à peine frayés. Ils passèrent au pied du coteau où se dressent les énormes châtaigniers de Robinson, et arrivèrent à Aulnay. Cette course rapide avait fouetté leur sang. Leur esprit s'était détendu aux tiédeurs du soleil, dans l'air libre qui leur soufflait à la face des bouffées âpres et chaudes. L'état tacite de guerre où ils étaient en descendant de wagon, avait peu à peu fait place à une familiarité de bons camarades. Ils oubliaient les raideurs de leur caractère ; la campagne les pénétrait d'un tel bien-être qu'ils ne songeaient plus à s'observer ni à se défendre l'un contre l'autre.

À Aulnay, ils s'arrêtèrent un instant à l'ombre des grands arbres qui entretiennent en ce lieu une éternelle fraîcheur. Ils avaient eu chaud au soleil, ils sentaient avec délices le froid des feuillages leur tomber sur les épaules. (*MF*, ch. 1, p. 693)

#### 3-3-4. La renaissance de Madeleine dans la campagne

Elle l'entraîna vivement vers l'allée bordée de palissades qui conduit sur le plateau. Là, elle quitta son bras, se mit à courir comme un jeune chien pris de folie joyeuse. Toute sa puérité se réveillait en elle, elle redevenait petite fille dans l'ombre fraîche, dans le silence frissonnant des arbres. Ses sourires éclairaient sa face entière et mettaient des transparences lumineuses dans ses yeux gris ; les grâces enfantines de ses joues et de ses lèvres adoucissaient les lignes dures de son front<sup>1</sup>. Elle allait, puis revenait, en laissant échapper des éclats de gaieté, tenant ses jupes à poignée, faisant un grand bruit d'étoffes froissées et laissant derrière elle un vague parfum de violette. Guillaume la regardait avec béatitude ; il avait oublié la femme froide et orgueilleuse, il se sentait à l'aise, il s'abandonnait à ses tendresses pour cette grande enfant qui s'enfuyait en l'appelant, et qui, tout d'un coup, se tournait, accourait se pendre à son épaule, lasse, caressante.

À un endroit, le chemin a coupé une butte de sable, le sol est couvert d'une fine poudre dans laquelle le pied enfonce. Madeleine prit plaisir à choisir les places les plus

---

<sup>1</sup> Cette scène de rajeunissement de Madeleine dans la verdure ressemble à celle de Laurence : « [...] Laurence a poussé un cri d'enfant, un éclat de rire, et elle s'est échappée de mon bras, courant dans l'herbe, toute gaie, toute naïve » (*CC*, ch. 21, p. 68).

molles. Elle poussait de petits cris aigus en sentant ses bottines disparaître. Elle s'efforçait de faire de grandes enjambées, et elle riait de ne pouvoir avancer, retenue par le terrain mouvant. Une fille de douze ans aurait joué ainsi. (*MF*, ch. 1, p. 693-694)

### 3-3-5. Le champ sinistre

Puis le chemin monte avec des brusques détours, entre des buttes boisées. Ce bout du vallon a un aspect solitaire et sauvage qui surprend au sortir des frais ombrages d'Aulnay ; quelques rochers percent la terre, les herbes des talus sont roussies par le soleil, de grandes ronces traînent dans les fossés. Madeleine vint prendre en silence le bras de Guillaume ; elle était lasse, elle éprouvait un sentiment indéfinissable sur cette route pierreuse et déserte, d'où l'on ne voyait pas une maison, et qui tournait dans une sorte de trou sinistre<sup>1</sup>.

Encore frissonnante de ses jeux et de ses rires, elle s'abandonnait. Guillaume sentait son bras tiède presser le sien. À ce moment, il comprit que cette femme lui appartenait, qu'il y avait en elle, sous l'implacable énergie du cerveau, un cœur faible ayant des besoins de caresses<sup>2</sup>. (*MF*, ch. 1, p. 694-695)

Guillaume et Madeleine montaient à petits pas. Parfois le pied de la jeune femme glissait sur une pierre, et elle se retenait à l'épaule de son compagnon. C'était autant de caresses, ni l'un ni l'autre ne s'y trompait<sup>3</sup>. [...] Il était timide, il hésita jusqu'au haut de la montée. Là, en voyant tout d'un coup le plateau s'étendre devant eux, il sembla aux jeunes gens qu'ils n'étaient plus cachés. Bien que la campagne fût déserte, ils eurent peur de cette large étendue. Ils se séparèrent, inquiets, embarrassés de nouveau<sup>4</sup>.

La route suit le bord de la hauteur. À gauche se trouvent des carrés de fraisiers, des champs de blé immenses et nus, qui se perdent à l'horizon, plantés d'arbres rares. Au

---

<sup>1</sup> Comme le héros de *La Confession de Claude*, Madeleine éprouve un sentiment sinistre quand elle se trouve en face du paysage désert et poreux.

<sup>2</sup> Le paysage sinistre encourage Guillaume à protéger Madeleine. Cette scène ressemble à celle du terrain désert à Montrouge dans *La Confession Claude*.

<sup>3</sup> La terre glissante donne au couple le prétexte pour des « caresses ».

<sup>4</sup> Il apparaît le motif de l'opposition entre l'espace clos et l'espace ouvert.

fond, le bois de Verrières fait une ligne noire qui semble border le ciel d'un ruban de deuil. Des pentes se creusent à droite, découvrant plusieurs lieues de pays ; ce sont d'abord des terrains noirs et bruns, des masses puissantes de feuillages ; plus les teintes et les lignes deviennent vagues, le paysage se perd dans un air bleuâtre, terminé par des collines basses dont le violet pâle se fond avec le jaune tendre du ciel. C'est une immensité, une véritable mer de coteaux et de vallons, que piquent de loin en loin la note blanche d'une maison, le jet sombre d'un bouquet de peupliers.

Madeleine s'arrêta, grave et songeuse, devant cette immensité. Des souffles chauds couraient, un orage montait lentement du fond de la vallée. Le soleil venait de disparaître derrière une vapeur épaisse, et, de tous les points de l'horizon, grandissaient de lourds nuages d'un gris cuivré. La jeune femme avait repris sa physionomie dure et muette ; elle semblait avoir oublié son compagnon, elle regardait le pays avec une attention curieuse, comme une vieille connaissance<sup>1</sup>. (*MF*, ch. 1, p. 695-696)

### 3-3-6. La guinguette à la lisière du bois

Ils se remirent en marche, à quelque distance l'un de l'autre, perdus chacun dans ses pensées. Ils arrivèrent ainsi au chemin de ronde. Là, à la lisière du bois, se trouve le restaurant où Madeleine conduisait son compagnon. C'est une laide bâtisse carrée que les pluies ont crevassée et noircie ; sur le derrière, du côté du bois, une haie vive enclôt une sorte de cour plantée d'arbres maigres<sup>2</sup>. Cinq ou six bosquets couverts de houblon s'appuient contre cette haie. Ce sont les cabinets particuliers du cabaret ; des tables et des bancs de bois grossiers s'y allongent, fixés dans la terre ; sur les planches des tables, les culs des verres ont laissé des ronds rougeâtres. (*MF*, ch. 1, p. 696)

Madeleine avait reçu tranquillement les marques d'amitié de la cabaretière. Elle

---

<sup>1</sup> Madeleine connaît bien ce pays, car elle y était venue plusieurs fois avec Jacques, son premier homme. Ainsi que la douceur de la campagne donne l'illusion sur la pureté de Madeleine, sa sévérité et son immensité trahissent la maturité sexuelle de l'héroïne. Comparer aussi la scène de Saint-Ouen dans *Thérèse Raquin*.

<sup>2</sup> La description de ce restaurant est loin de soutenir l'illusion bucolique.

défit son châle, ôta son chapeau, et alla porter le tout dans une chambre du rez-de-chaussée qu'on louait à la nuit aux Parisiens attardés. Elle paraissait chez elle.

Guillaume était entré dans la cour. Il se promena çà et là, assez embarrassé de ses membres. Personne ne faisait attention à lui, tandis que la laveuse de vaisselle et le chien lui-même fêtaient Madeleine. (*MF*, ch. 1, p. 696)

### 3-3-7. La gaieté nerveuse de Madeleine à la guinguette

Elle éclata de rire. L'orage qui montait, lui donnait une gaieté nerveuse. Elle avait des gestes secs, des paroles brèves. Le temps orageux, au contraire, accablait Guillaume, qui s'affaissait, les membres brisés, ne répondant que par monosyllabes<sup>1</sup>. Le dîner dura plus d'une heure. Les jeunes gens étaient seuls dans la cour ; pendant la semaine, les restaurants de la banlieue restent vides. Madeleine parla tout le temps ; elle parla de son enfance, de son séjour dans un pensionnat des Ternes, racontant avec mille détails les ridicules des sous-maîtresses et les espiègleries des enfants ; elle fut intarissable sur ce sujet, trouvant toujours au fond de ses souvenirs quelque bonne histoire qui la faisait rire à l'avance. Elle racontait tout cela avec des mines enfantines, avec des filets de voix de petite fille. À plusieurs reprises, Guillaume essaya de l'attirer sur un passé moins lointain [...]. (*MF*, ch. 1, p. 697)

### 3-3-8. Le contraste entre l'intérieur et l'extérieur

L'orage éclatait avec une violence inouïe. Il s'était arrêté au-dessus du bois, écrasant l'air sous le poids brûlant des nuages. La pluie avait cessé, quelques souffles de vent brusques échevelaient les arbres. Les éclairs se succédaient avec une telle rapidité qu'il faisait jour dehors, un jour bleuâtre qui donnait à la campagne un air de décor de mélodrame. Les coups de tonnerre ne roulaient pas dans les échos de l'air et de la vallée ; ils avaient la sécheresse et la netteté de détonations d'artillerie. La foudre devait frapper les arbres autour du cabaret. Entre chaque décharge, il y avait un silence effrayant. (*MF*,

---

<sup>1</sup> Les tempéraments opposés de Madeleine et de Guillaume nous rappellent l'opposition de Thérèse (nerveuse) et de Camille (lymphatique).

ch. 1, p. 698)

[Madeleine] « [...] Nous n'étions venus que pour dîner, n'est-ce pas Guillaume ? Nous allons partir.

— [l'hôtesse] Mais c'est impossible ! Les chemins sont impraticables à cette heure. Vous n'arriverez jamais. »

[...]

[Madeleine] « Non, je veux m'en aller ; nous ne devons pas rester la nuit.

— Faites comme vous voudrez, reprit l'hôtesse, seulement, si vous coucherez dans la campagne : voilà tout. (*MF*, ch. 1, p. 699)

Pendant qu'on mettait des draps au lit, les jeunes gens sortirent du restaurant. Ils allèrent s'asseoir sur le tronc d'un arbre abattu qui gisait dans un pré, à l'entrée du bois.

La campagne respirait au loin, dans la fraîcheur de la pluie. Des souffles froids traversaient l'air tiède encore où traînaient des senteurs âcres de verdure et de terre mouillées. (*MF*, ch. 1, p. 700)

Guillaume tenait la main de Madeleine ; mais cette main restait glacée, inerte dans la sienne. [...]

Et autour d'eux, la campagne, trempée de pluie, s'endormait lentement, agitée encore par un dernier frisson de volupté<sup>1</sup>. (*MF*, ch. 1, p. 702)

À un moment, en reportant ses regards sur l'oreiller où reposait la tête de Guillaume, elle tressaillit comme si elle se fût attendue à trouver une autre tête à cette place.

Quand elle fut vêtue, elle alla ouvrir la fenêtre, et là s'accoua, en face de la campagne jaune de soleil. Il y avait près d'une demi-heure qu'elle rêvait, les tempes

---

<sup>1</sup> On remarque un contraste de l'inertie de Madeleine envers Guillaume et la vitalité de la campagne frappée par l'orage qui fait allusion au désir brûlant de Madeleine et à son premier amour avec Jacques.

rafraîchies, le visage détendu par des pensées plus calmes, par des espérances lointaines, lorsqu'un bruit léger la fit se tourner. (*MF*, ch. 1, p. 702-703)

3-3-9. La promenade vers la banlieue avec Jacques (avant la rencontre avec Guillaume)  
[Jacques] traita [Madeleine] en maîtresse, l'emmenant le dimanche à Verrières ou ailleurs, la faisant souper avec les femmes de ses camarades pendant la semaine. (*MF*, ch. 2, p. 714)

3-3-10. Un petit voyage vers la campagne avec une amie (avant la rencontre avec Guillaume)

Un jour, elle accompagna une de ses nouvelles amies dans un petit voyage. Cette amie, qui se nommait Louise et qui était la maîtresse d'un étudiant en droit, allait voir un enfant qu'elle avait mis en nourrice à une vingtaine de lieues de Paris. Les jeunes femmes ne devaient revenir que le surlendemain, mais le mauvais temps les prit, et elles hâtèrent leur retour d'une journée. Dans un coin du wagon qui la ramenait, Madeleine rêva avec une vague tristesse au spectacle qu'elle venait d'avoir sous les yeux : les caresses de la mère, le babil de l'enfant lui avaient révélé un monde d'émotions inconnues. Elle fut prise d'une soudaine angoisse, quand elle songea qu'elle aurait pu devenir mère, elle aussi. Alors la pensée du prochain départ de l'homme avec lequel elle vivait, l'effraya, comme un malheur irréparable auquel elle n'avait jamais songé.

[...]

Son amant, courbé devant la fenêtre, bouclait une malle ; à côté de lui, se trouvaient un sac de voyage et une autre malle déjà fermée. [...] Le jeune homme avait reçu un ordre de départ le matin même, et il s'était empressé de faire ses apprêts, vidant les tiroirs, partageant les effets du ménage. Il voulait s'éloigner avant le retour de sa maîtresse, croyant réellement être poussé par une pensée de bonté. (*MF*, ch. 2, p. 715-716)

## **4. AUX BORDS DE L'EAU**

### **4-1. LE VŒU D'UNE MORTE**

#### 4-1-1. La propriété de M. Tellier en Normandie

[Daniel] tremblait toutefois, et il souhaitait ardemment de soustraire Jeanne aux influences qui la rendaient mauvaise. Il s'avouait qu'il serait impuissant, qu'il ne pourrait parler à son cœur, tant qu'elle demeurerait étourdie par les bruits du monde. Il aurait voulu l'emporter, loin de la foule, dans une solitude calme.

Son rêve fut exaucé.

Un matin. M. Tellier lui apprit qu'il partait dans huit jours, avec sa femme et Jeanne pour aller passer la belle saison à la campagne. Il comptait emmener son secrétaire et s'occuper avec lui de son grand ouvrage, qui n'avancait que lentement.

Daniel remonta dans sa chambre, plus d'une joie profonde. Il avait passé un hiver terrible, vivant une vie qui le tuait, et il disait qu'il allait respirer enfin, dans le large ciel, au côté de sa bien-aimée Jeanne. Là, dans la tranquillité douce du printemps, il accomplirait le vœu de la pauvre morte.

Huit jours après, il était en Normandie, dans la propriété que M. Tellier possédait sur le bord de la Seine. (*VM*, ch. 9, p. 77)

#### 4-1-2. La maison d'été au bord de la Seine

La propriété de M. Tellier, le Mesnil Rouge, comme on la nommait, s'étendait sur la pente douce d'un coteau qui descendait lentement vers la Seine. L'habitation était une de ces grandes demeures irrégulières auxquelles chaque propriétaire ajoute un corps de logis, et qui finissent par ressembler à des petits villages, avec leurs toits de toutes les formes et de toutes les hauteurs. [...] Les fenêtres, longues et étroites, donnaient sur une pelouse qui allait jusqu'à la rivière.

Derrière le logis, il y avait un grand parc, qui occupait toute la hauteur du coteau. Les arbres, d'un vert sombre sur le bleu du ciel, formaient un immense rideau tiré sur le vaste horizon.

Puis, de l'autre côté de la Seine, la plaine élargissait à perte de vue. [...] La plaine

pâlissait à l'horizon dans une brume grise.

Et la Seine descendait avec de lents détours. Elle était bordée d'arbres qui la cachaient à moitié et qui formaient dans les terres une longue traînée de feuillages. (*VM*, ch. 10, p. 77)

#### 4-1-3. Le paysage de la Seine

Alors on voyait la Seine, blanche au grand soleil, avec ses rives boisées qui jetaient dans l'eau des ombres toutes noires. Les horizons étaient calmes et amples, faits de lignes simples qui ondulaient majestueusement. Le paysage, plat et immense, s'étendait sous un large pan de ciel où frissonnaient de petits [*sic*] images pâles.

On eût dit qu'un fleuve de fait avait passé sur cette nature féconde et attendrie. La terre, sans convulsions, sans rochers, donnait grassement la vie à des arbres qui grandissaient étroits et forts, comme des enfants sains et vigoureux. Et les rangées de saules, d'une froideur douce, reflétaient leurs longues branches prises dans les eaux claires.

Quand le soleil montait, pendant les chaudes journées de juillet, le paysage entier devenait d'un blond lumineux. Les peupliers seuls faisaient des barres noires sur le ciel blanc. (*VM*, ch. 10, p. 78)

#### 4-1-4. La rédemption de Jeanne dans la campagne

Contrée douce et consolante, horizons d'une largeur sereine, dans lesquels le cœur s'apaisait. Lorsque Jeanne, le lendemain de son arrivée, ouvrit sa fenêtre et aperçut la plaine immense, elle sentit des larmes monter à ses yeux, et elle descendit en courant, pour vivre dans cet air frais qui gonflait sa poitrine d'une volupté inconnue.

Elle redevint enfant. L'existence fiévreuse qu'elle avait menée pendant un hiver, ces soirées brûlantes, cette vie pleine de secousses et de triomphes éphémères, avaient passé sur elle comme un orage, agitant sa chair, mais ne pénétrant pas jusqu'à l'âme. Dans les fraîcheurs calmes de la jeune saison, elle retrouva subitement ses gaietés légères, ses tranquillités naïves de pensionnaire. Il lui sembla qu'elle se trouvait encore au couvent.

lorsqu'elle était toute petite et qu'elle courait à perdre haleine sous les arbres du préau. Et ici le préau était toute la vaste campagne, la pelouse et le parc, les îles et les terres qui disparaissaient dans la brume de l'horizon.

Si elle l'eût osé, elle aurait joué à courir et à se cacher derrière les troncs des vieux chênes. C'était un réveil de jeunesse et de force. Ses dix-huit ans, dont elle étouffait la turbulence dans les salons, de peur de chiffonner ses dentelles, chantaient ici leur chanson joyeuse. Elle se sentait vivre, et elle était emportée par des élans soudains qui la poussaient à vagabonder et à rire comme un garçon. (*VM*, ch. 10, p. 78-79)

#### 4-1-5. La haine de Madame Tellier contre la vie champêtre

Madame Tellier regardait [Jeanne] courir en haussant les épaules. Pour elle, le Mesnil-Rouge était un lieu d'exil, dans lequel la mode la retenait pendant plusieurs mois. Elle s'y ennuyait aristocratiquement, passant ses journées à bailler et à compter le nombre de semaines qui devaient s'écouler encore avant le commencement de l'hiver. Lorsque la nostalgie de Paris s'emparait d'elle trop vivement, elle s'efforçait de s'intéresser aux arbres, elle allait jusqu'au bord de la Seine pour voir couler l'eau.

Elle en revenait toujours profondément découragée ; rien ne lui semblait plus bête et plus malpropre qu'une rivière, et quand elle entendait vanter les plaisirs champêtres, il lui prenait des étonnements profonds. Pour faire comme tout le monde, elle se pâmait dans son salon, chaque fois qu'il était question de feuillages et de ruisseaux ombreux ; mais, au fond, elle nourrissait une haine féroce contre les herbes mouillées qui tachent les robes et contre le soleil qui brûle la peau.

Ses grandes promenades étaient de faire le tour de la pelouse. Elle avançait avec précaution, ne quittant pas des yeux le sentier, par peur des flaques d'eau ; les feuilles sèches et humides l'épouvantaient, et, un jour, elle poussa des cris de terreur parce qu'une ronce lui avait légèrement égratigné la cheville. (*VM*, ch. 10, p. 79)

La seule joie de la maison était la venue d'un visiteur. Ces jours-là, madame Tellier rayonnait ; elle pouvait, dans sa solitude, étaler ses grâces. Elle tirait les rideaux pour ne

plus voir les arbres, et elle se croyait à Paris, causant de mille niaiseries mondaines, s'enivrant des senteurs lointaines des soirées. Parfois, lorsqu'elle oubliait de fermer les rideaux et qu'elle venait, en pleine causerie banale, à jeter un regard sur le large horizon, il lui prenait de véritables épouvantes : elle se sentait toute petite dans cette immensité, et son orgueil de femme souveraine souffrait cruellement. (*VM*, ch. 10, p. 80)

#### 4-1-6. L'oscillation de Jeanne entre la vie urbaine et la vie champêtre

Jeanne elle même [*sic*] n'était pas insensible à ses souvenirs qui lui venaient de Paris. Elle restait alors dans la grande salle du Mesnil-Rouge ; elle questionnait les visiteurs et reprenait son rôle de coquette et de belle railleuse. Pour un jour, elle oubliait les douceurs de l'air, les joies du ciel et de la rivière. Elle n'était plus le gamin qui courait dans les allées, elle redevenait cette belle demoiselle dédaigneuse qui effrayait tant Daniel. (*VM*, ch. 10, p. 80)

#### 4-1-7. L'établissement de l'amitié entre Jeanne et Daniel au bord de la Seine

Daniel, ces jours-là, s'enfermait dans la petite chambre qu'il avait choisie au dernier étage, au fond d'une espèce de pigeonnier. Il travaillait, de désespoir, à l'ouvrage du député, ou bien il passait tout seul dans une île, et là, couché au milieu des herbes hautes, il attendait avec colère que les visiteurs lui eussent rendu sa chère fille.

Cet esprit simple et doux éprouvait des joies pénétrantes à vivre ainsi en plein air et en pleine nature. Il avait trouvé au Mesnil-Rouge le milieu qui lui convenait, il y goûtait pour la première fois des heures charmantes d'oisiveté et de repos. Son existence jusque-là s'était passé dans des cachots, et il ignorait qu'il fût né pour la vie libre et tranquille des champs. Il se fit un tel calme dans son être, il éprouva des voluptés telles qu'une immense espérance lui vint au cœur.

Les jours d'ennui, lorsque le Mesnil-Rouge était vide de visiteurs, Jeanne lui appartenait.

Il s'était peu à peu établi une familiarité cordiale entre eux. La jeune fille, les premiers jours, regardait les îles avec une envie et une curiosité d'enfant ; elle aurait voulu

savoir ce qui se passait derrière ces feuillages impénétrables ; son imagination travaillait et lui faisait entrevoir des spectacles merveilleux.

Mais son oncle était bien trop solennel pour aller risquer sa gravité dans les ronces, et sa tante avait en horreur ces bouquets d'arbres plantés dans l'eau, qui devaient être pleins de serpents de vilaines bêtes.

Daniel lui apparut alors comme un honnête garçon qui pouvait lui rendre un grand service. Chaque matin, elle le voyait prendre le canot et disparaître dans l'ombre noire des petits bras. Un jour, elle lui demanda bravement d'aller avec lui. Elle fit cela tout naïvement, pour contenter sa curiosité, sans même songer que Daniel pût être un jeune homme.

Le pauvre garçon se mit à rougir, et il s'expliqua sa rougeur par la joie qu'il éprouvait. Et depuis ce jour, Jeanne l'accompagna dans chacune de ses promenades. (*VM*, ch. 10, p. 80-81)

Ce fut un emportement. Les jeunes gens partaient vers le soir, une heure avant le crépuscule. Dès que le canot se trouvait dans un des petits bras, Daniel relevait les rames, et ils descendaient doucement au fil du courant<sup>1</sup>. Ils ne parlaient pas. Jeanne, renversée à demi, songeait en écoutant le bruit léger que produisait l'extrémité de ses doigts plongés dans l'eau. Et ils allaient ainsi, dans la lueur verte et transparente, au milieu d'un silence frissonnant.

Puis ils descendaient dans une île, et là, c'étaient des rires d'enfant, des courses folles. Quand ils avaient découvert une étroite clairière au milieu des taillis, ils y reprenaient haleine en causant comme de vieux amis. (*VM*, ch. 10, p. 81)

Le retour était d'une douceur extrême. Ils s'attardaient sous les voûtes de feuilles, où il faisait tout noir ; la fraîcheur devenait pénétrante, et les tiges des saules sifflaient doucement en frôlant leurs vêtements. L'eau calme semblait un miroir d'acier bruni.

---

<sup>1</sup> Cet épisode du canotage peut se référer aux vacances de l'auteur à Bennecourt.

Et Daniel, lorsqu'il avait allongé le chemin le plus possible, se décidait enfin à quitter les îles. La Seine s'étendait alors devant eux avec des blancheurs d'argent. Il faisait jour encore, un jour pâle, d'une mélancolie tendre.

Jeanne, assise au fond de la barque, suivait du regard la surface de l'eau ; la rivière lui semblait un autre ciel dans lequel les arbres se dressaient avec des ombres plus énergiques. Une immense sérénité berçait les campagnes, et il venait on ne savait d'où un silence plein de prières et de chansons adoucies. Les horizons s'élargissaient, léger et tremblants, comme une vision dernière qui va s'évanouir dans la nuit. (*VM*, ch. 10, p. 81-82)

C'est ainsi qu'il ne songeait plus ni au passé ni à l'avenir. Il lui suffisait de voir Jeanne courir dans les herbes, se plaire dans la solitude des îles, lui témoigner une franche cordialité. Selon lui, tout allait bien : le présent était bon, la jeune fille allait oublier ses mauvaises fièvres. L'air frais et libre l'avait rajeuni lui-même, et il voyait autour de lui comme un grand épanouissement de jeunesse et de tendresse qui calmait ses anxiétés. (*VM*, ch. 10, p. 82)

La belle saison se passa ainsi, dans une joie tranquille, dans une espérance entière. Daniel n'était pas sorti une fois de son rôle de guide infatigable et prévoyant ; Jeanne avait fini par l'accepter comme un camarade de jeu dont elle abusait avec la tyrannie des enfants.

L'avant-veille du départ pour Paris, Daniel et Jeanne voulurent aller dire adieu aux îles. Ils partirent tous deux et s'oublièrent longtemps dans les petits bras. L'automne était venue [sic], des feuilles jaunes descendaient lentement le courant, et le vent, dans les branches dénudées, poussait des soupir mélancoliques.

La promenade fut triste. Il faisait presque froid. La jeune fille se serrait dans un châle qu'elle avait jeté sur ses épaules ; elle ne parlait pas, elle regardait les pauvres feuillages rougis, et elle les trouvait bien laids. Daniel, toujours confiant, ne voyait pas les dédains de sa compagne ; il s'abandonnait au charme de cette course dernière, sans

même songer au terrible Paris qui se dressait devant lui. (II, 82-83)

#### 4-1-8. La fin du *locus amoenus* : un visiteur parisien

Quand ils quittèrent les îles, ils aperçurent de loin trois personnes qui les attendaient sur la rive. Ils reconnurent M. Tellier à l'énorme tache qu'il faisait sur le vert de la pelouse ; les deux autres personnes devaient être des visiteurs dont les traits leur échappaient.

Puis, à mesure que la barque s'avancait, une angoisse terrible s'emparait de Daniel. Il reconnaissait les visiteurs, il se demandait avec terreur ce qu'ils venaient faire au Mesnil-Rouge.

Et Jeanne, sautant tellement dans l'herbe :

— Tiens ! cria-t-elle, M. Lorin et mon père !

Elle alla embrasser M. de Rionne, puis se dirigea vers le château au bras de Lorin, qui la faisait rire bruyamment avec ses nouvelles de Paris.

Daniel resta seul sur la rive, désolé, les larmes aux yeux, voyant bien que sa chère félicité était morte<sup>1</sup>. (II, 83)

## 4-2. THÉRÈSE RAQUIN

### 4-2-1. La vie à Vernon, au bord de la Seine

Mme Raquin était une ancienne mercière de Vernon. Pendant près de vingt-cinq ans, elle avait vécu dans une petite boutique de cette ville. (TR, ch. 2, p. 528)

Elle loua, moyennant quatre cents francs, une petite maison dont le jardin descendait jusqu'au bord de la Seine. C'était une demeure close et discrète qui avait de vagues senteurs de cloître ; un étroit sentier menait à cette retraite située au milieu de larges prairies ; les fenêtres du logis donnaient sur la rivière et sur les coteaux déserts de l'autre rive. La bonne dame, qui avait dépassé la cinquantaine, s'enferma au fond de cette

---

<sup>1</sup> Lorin vient à Mesnil-Rouge pour demander à M. de Rionne de lui permettre d'épouser Jeanne.

solitude, et y goûta des joies sereines, entre son fils Camille et sa nièce Thérèse. (TR, ch. 2, p. 528)

Puis, le soir, au retour du bureau, [Camille] courait au bord de la Seine avec sa cousine Thérèse. (TR, ch. 2, p. 529)

La vie cloîtrée que [Thérèse] menait, le régime débilisant auquel elle était soumise ne purent affaiblir son corps maigre et robuste ; sa face prit seulement des teintes pâles, légèrement jaunâtres, et elle devint presque laide à l'ombre. Parfois, elle allait à la fenêtre, elle contemplait les maisons d'en face sur lesquelles le soleil jetait des nappes dorées.

Lorsque Mme Raquin vendit son fonds et qu'elle se retira dans la petite maison du bord de l'eau, Thérèse eut de secrets tressaillements de joie. Sa tante lui avait répété si souvent : « Ne fais pas de bruit, reste tranquille », qu'elle tenait soigneusement cachées, au fond d'elle, toutes les fougues de sa nature. [...] Quand elle vit le jardin, la rivière blanche, les vastes coteaux verts qui montaient à l'horizon, il lui prit une envie sauvage de courir et de crier ; elle sentit son cœur qui frappait à grands coups dans sa poitrine ; [...].

Alors la vie devient meilleure pour elle. Elle garda ses allures souples, sa physionomie calme et indifférente, elle resta l'enfant élevée dans le lit d'un malade ; mais elle vécut intérieurement une existence brûlante et emportée. Quand elle était seule, dans l'herbe, au bord de l'eau, elle se couchait à plat ventre comme une bête, les yeux noirs et agrandis, le corps tordu, près de bondir. Et elle restait là, pendant des heures, ne pensant à rien, mordue par le soleil, heureuse d'enfoncer ses doigts dans la terre. (TR, ch. 2, p. 530)

Le soir, en été, les deux jeunes gens se sauvaient au bord de l'eau. Camille s'irritait des soins incessants de sa mère ; il avait des révoltes, il voulait courir, se rendre malade, échapper aux câlineries qui lui donnaient des nausées. Alors il entraîna Thérèse, il la provoquait à lutter, à se vautrer sur l'herbe. Un jour, il poussa sa cousine et la fit tomber ;

la jeune fille se releva d'un bond, avec une sauvagerie de bête, et, la face ardente, les yeux rouges, elle se précipita sur lui, les deux bras levés. Camille se laissa glisser à terre. Il avait peur. (*TR*, ch. 2, p. 531)

#### 4-2-2. Les promenades du dimanche

Parfois, le dimanche, lorsqu'il faisait beau, Camille forçait Thérèse à sortir avec lui, à faire un bout de promenade aux Champs-Élysées. La jeune femme aurait préféré rester dans l'ombre humide de la boutique ; elle se fatiguait, elle s'ennuyait au bras de son mari qui la traînait sur les trottoirs, en s'arrêtant aux boutiques, avec des étonnements, des réflexions, des silences d'imbécile. (*TR*, ch. 11, p. 562)

D'autres fois, plus rarement, les époux sortaient de Paris : ils allaient à Saint-Ouen ou à Asnières, et mangeaient une friture dans un des restaurants du bord de l'eau. C'étaient des jours de grande débauche, dont on parlait un mois à l'avance. Thérèse acceptait plus volontiers, presque avec joie, ces courses qui la retenaient en plein air jusqu'à dix et onze heures du soir. Saint-Ouen, avec ses îles vertes, lui rappelait Vernon ; elle y sentait ses réveiller toutes les amitiés sauvages qu'elle avait eues pour la Seine, étant jeune fille. (*TR*, ch. 11, p. 563)

#### 4-2-3. La promenade à Saint-Ouen

Un dimanche, Camille, Thérèse et Laurent partirent pour Saint-Ouen vers onze heures, après le déjeuner. La partie était projetée depuis longtemps, et devait être la dernière de la saison. L'automne venait, des souffles froids commençaient, le soir, à faire frissonner l'air.

Ce matin-là, le ciel gardait encore toute sa sérénité bleue. Il faisait chaud au soleil, et l'ombre était tiède. On décida qu'il fallait profiter des derniers rayons.

Les trois promeneurs prirent un fiacre, accompagnés des doléances, des effusions inquiètes de la vieille mercière. Ils traversèrent Paris et quittèrent le fiacre aux fortifications ; puis ils gagnèrent Saint-Ouen en suivant la chaussée. Il était midi. La route,

couverte de poussière, largement éclairée par le soleil, avait des blancheurs aveuglantes de neige. L'air brûlait, épaissi et âcre. (*TR*, ch. 11, p. 564)

Quand ils arrivèrent à Saint-Ouen, ils se hâtèrent de chercher un bouquet d'arbres, un tapis d'herbe verte étalé à l'ombre. Ils passèrent dans une île et s'enfoncèrent dans un taillis. Les feuilles tombées faisaient à terre une couche rougeâtre qui craquait sous les pieds avec des frémissements secs. Les troncs se dressaient droits, innombrables, comme des faisceaux de colonnettes gothiques ; les branches descendaient jusque sur le front des promeneurs, qui avaient ainsi pour tout horizon la voûte cuivrée des feuillages mourants et les fûts blancs et noirs des trembles et des chênes. Ils étaient au désert, dans un trou mélancolique, dans une étroite clairière silencieuse et fraîche. Tout autour d'eux, ils entendaient la Seine gronder. (*TR*, ch. 11, p. 564)

Ils restèrent près de trois heures dans la clairière, attendant que le soleil fût moins chaud, pour courir la campagne, avant le dîner. (*TR*, ch. 11, p. 564)

#### 4-2-4. La violence au bord de l'eau

Camille, ainsi vautré, était exaspérant et ignoble.

Laurent, qui le regardait, leva le talon, d'un mouvement brusque. Il allait, d'un coup, lui écraser la face.

Thérèse retint un cri. Elle pâlit et ferma les yeux. Elle tourna la tête, comme pour éviter les éclaboussures du sang.

Et Laurent, pendant quelques secondes, resta, le talon en l'air, au-dessus du visage de Camille endormi. Puis, lentement, il replia la jambe, il s'éloigna de quelques pas. [...]

Il alla jusqu'au bord de l'eau, regarda couler la rivière d'un air stupide. Puis, brusquement, il rentra dans le taillis ; il venait enfin d'arrêter un plan, d'inventer un meurtre commode et sans danger pour lui. (*TR*, ch. 11, p. 565)

#### 4-2-5. Les guinguettes au bord de l'eau

[...] les trois promeneurs quittèrent la clairière, en cassant les petites branches devant eux.

Ils sortirent de l'île, ils s'en allèrent par les routes, par les sentiers pleins de groupes endimanchés. Entre les haies, couraient des filles en robes claires ; une équipe de canotiers passait en chantant ; des files de couples bourgeois, de vieilles gens, de commis avec leurs épouses, marchaient à petits pas, au bord des fossés. (TR, ch. 11, p. 566)

Les trois promeneurs revinrent au bord de l'eau et cherchèrent un restaurant. Ils s'attablèrent sur une sorte de terrasse en planches, dans une gargote puant la grasse et le vin. La maison était pleine de cris, de chansons, de bruits de vaisselle ; [...].

En haut, sur la terrasse, les souffles de la rivière chassaient les odeurs de graillon. Thérèse, appuyée contre la balustrade, regardait sur le quai. À droite et à gauche, s'étendaient deux files de guinguettes et de baraques de foire ; sous les tonnelles, entre les feuilles rares et jaunes, on apercevait la blancheur des nappes, les taches noires des paletots, les jupes éclatantes des femmes ; les gens allaient et venaient, nu-tête, courant et riant ; et, au bruit criard de la foule, se mêlaient les chansons lamentables des orgues de Barbarie. Une odeur de friture et de poussière traînait dans l'air calme.

Au-dessous de Thérèse, des filles du quartier Latin, sur un tapis de gazon usé, tournaient, en chantant une ronde enfantine. [...] Des étudiants, fumant des pipes de terre blanche, les regardaient tourner en leur jetant des plaisanteries grasses.

Et, au-delà, sur la Seine, sur les coteaux, descendait la sérénité du soir, un air bleuâtre et vague qui noyait les arbres dans une vapeur transparente. (TR, ch. 11, p. 567)

#### 4-2-6. Le meurtre de Camille

Laurent choisit une mince barque, dont la légèreté effraya Camille.

« Diable, dit-il, il ne va pas falloir remuer là-dedans. On ferait un fameux plongeon. »

La vérité était que le commis avait une peur horrible de l'eau. À Vernon, son état maladif ne lui permettait pas, lorsqu'il était enfant, d'aller barboter dans la Seine ; tandis

que ses camarades d'école couraient se jeter en pleine rivière, il se couchait entre deux couvertures chaudes. Laurent était devenu un nageur intrépide, un rameur infatigable ; Camille avait gardé cette épouvante que les enfants et les femmes ont pour les eaux profondes. (*TR*, ch. 11, p. 568)

Laurent cessa de ramer et laissa descendre le canot au fil du courant.

En face, se dressait le grand massif rougeâtre des îles. Les deux rives, d'un brun sombre taché de gris, étaient comme deux larges bandes qui allaient se rejoindre à l'horizon. L'eau et le ciel semblaient coupés dans la même étoffe blanchâtre. Rien n'est plus douloureusement calme qu'un crépuscule d'automne. Les rayons pâlisent dans l'air frissonnant, les arbres vieillissent jettent leurs feuilles. La campagne, brûlée par les rayons ardents de l'été, sent la mort venir avec les premiers froids. Et il y a, dans les cieux, des souffles plaintifs de désespérance. La nuit descend de haut, apportant des lindeuls dans son ombre.

Les promeneurs se taisaient. Assis au fond de la barque qui coulait avec l'eau, ils regardaient les dernières lueurs quitter les hautes branches. Ils approchaient des îles. Les grandes masses rougeâtres devenaient sombres ; tout le paysage se simplifiait dans le crépuscule ; la Seine, le ciel, les îles, les coteaux n'étaient plus que des taches brunes et grises qui s'effaçaient au milieu d'un brouillard laiteux. (*TR*, ch. 11, p. 568-569)

La barque allait s'engager dans un petit bras, sombre et étroit, s'enfonçant entre deux îles. On entendait, derrière l'une des îles, les chants adoucis d'une équipe de canotiers qui devaient remonter la Seine. Au loin, en amont, la rivière était libre. (*TR*, ch. 11, p. 569)

[Les canotiers] reprirent leurs rames, ils remorquèrent le canot et conduisirent Thérèse et Laurent au restaurant, où le dîner était prêt. Tout Saint-Ouen sur l'accident en quelques minutes. Les canotiers le racontaient comme des témoins oculaires. Une foule apitoyée stationnait devant le cabaret.

Le gargotier et sa femme étaient de bonnes gens qui mirent leur garde-robe au service des naufragés. Lorsque Thérèse sortit de son évanouissement, elle eut une crise de nerfs, elle éclata en sanglots déchirants ; il fallut la mettre au lit. La nature aidait à la sinistre comédie qui venait de se jouer.

Quand la jeune femme fut plus calme. Laurent la confia aux soins des maîtres du restaurant. Il voulut retourner seul à Paris, pour apprendre l'affreuse nouvelle à Mme Raquin, avec tous les ménagements possibles. (*TR*, ch. 11, p. 570)

#### 4-2-7. L'aller-retour entre Saint-Ouen et Paris

Laurent, dans le coin sombre de la voiture publique qui le ramena à Paris, acheva de mûrir son plan. Il était presque certain de l'impunité. Une joie lourde et anxieuse, la joie du crime accomplie, l'emplissait. Arrivé à la barrière de Clichy, il prit un fiacre, il se fit conduire chez le vieux Michaud, rue de Seine. Il était neuf heures du soir. (*TR*, ch. 11, p. 571)

Le vieux Michaud se hâta de sortir. Il laissa Suzanne auprès de la mercière, et revint avec Olivier chercher Laurent pour se rendre en toute hâte à Saint-Ouen.

Pendant la route, ils échangèrent à peine quelques mots. Ils s'étaient enfoncés chacun dans un coin du fiacre qui les cahotait sur les pavés. [...] Et, par instants, le rapide rayon d'un bec de gaz jetait une lueur vive sur leurs visages. Le sinistre événement, qui les réunissait, mettait autour d'eux une sorte d'accablement lugubre.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin au restaurant du bord de l'eau, ils trouvèrent Thérèse couchée, les mains et la tête brûlantes. (*TR*, ch. 12, p. 572)

« Nous ne pouvons laisser ici cette malheureuse jeune femme, dit-il à Michaud. Elle est peut-être menacée d'une maladie grave, il faut la ramener absolument à Paris... Venez, nous la déciderons à nous suivre. (*TR*, ch. 12, p. 574)

Quand [Thérèse] fut habillée, elle descendit en chancelant et monta dans le fiacre, soutenue par Olivier.

Le voyage fut silencieux. (*TR*, ch. 12, p. 574)

Quand le fiacre s'arrêta, Michaud et son fils descendirent les premiers. Laurent se pencha vers sa maîtresse, [...]. (*TR*, ch. 12, p. 574)

### **4-3. MADELEINE FÉRAT**

#### 4-3-1. Vétheuil, ville natale de Guillaume

Vétheuil<sup>1</sup> est une petite ville de dix mille âmes, située sur la lisière de la Normandie. [...] Autour de la ville, la plaine est très fertile ; elle s'étend en gras pâturages, coupés par des rideaux de peupliers ; un ruisseau qui va se jeter dans la Seine, creuse ces larges terrains plats et les traverse d'un long ruban d'arbres et de roseaux. (*MF*, ch. 3, p. 718)

#### 4-3-2. Le pavillon de Madeleine à Vétheuil

Guillaume attendait [Madeleine] à Mantes. Il la mena à quelques pas de la gare pour lui exposer le plan de leur vie nouvelle. Elle paraît venir en villégiature dans le pays, et il feindrait de lui louer le pavillon situé au bout du parc ; là, il la verrait quand il voudrait. Madeleine hocha la tête ; il lui répugnait d'habiter encore chez son amant, elle cherchait de bonnes raisons pour refuser l'hospitalité qu'il lui offrait. Elle finit par lui dire qu'ils seraient moins libres en vivant tous les deux presque dans le même logis, que cela ferait jaser et qu'il valait mille fois mieux lui laisser habiter quelque petite maison voisine de la Noiraude. Le jeune homme comprit la sagesse de ces réflexions, en songeant au scandale produit jadis dans la contrée par la liaison du compte avec la femme du notaire. Il fut alors décidé entre eux qu'il allait retourner seul dans le cabriolet qui l'avait amené, et qu'elle prendrait la diligence pour arriver à Vétheuil en étrangère. Dès qu'elle aurait arrêté une demeure, elle avertirait Guillaume.

---

<sup>1</sup> Son orthographe actuelle est Vétheuil.

Madeleine eut la bonne fortune de trouver sur-le-champ ce qu'elle cherchait. Le maître de l'hôtel dans lequel elle descendit, possédait à un quart de lieue de la Noiraude une sorte de ferme ; il y avait fait construire une habitation bourgeoise, ce dont il éprouvait un vif regret ; il n'habitait presque jamais cette habitation et pleurait l'argent qu'elle lui avait coûté. Lorsque la jeune femme, le soir même de son arrivée, parla de son désir de rester dans le pays, si elle trouvait aux environs de la ville un logis qui lui convint, il offrit aussitôt de lui louer sa maison. Le lendemain matin, il la lui fit visiter. C'était un pavillon élevé d'un étage, contenant quatre pièces ; les pluies du dernier hiver en avaient à peine jauni les murailles blanches, sur lesquelles se rabattaient les persiennes grises des fenêtres ; les tuiles rouges du toit paraissaient toutes gaies au milieu des arbres ; une haie vive entourait les quelques mètres de jardin réservé ; plus loin, à une portée de fusil, se trouvait la ferme, un tas de bâtisses longues et noires d'où sortaient des chants de coq et des bêlements de troupeau. Madeleine fut enchantée de sa trouvaille, d'autant plus qu'on lui louait le pavillon tout meublé, ce qui lui permettait de l'occuper immédiatement<sup>1</sup>. Elle l'arrêta au prix de cinq cents francs pour les six mois de la belle saison, calculant qu'elle aurait encore de quoi payer elle-même ses dépenses journalières. (*MF*, ch. 5, p. 753-754)

Madeleine ne s'était pas trompée : elle devait être heureuse dans ce coin perdu. Il lui sembla qu'un nouvel amour lui montait au cœur, un amour franc et rieur d'écolier. Le portrait de Jacques dormait au fond de l'hôtel de la rue de Boulogne, où elle l'avait enfermé avec tous les pénibles souvenirs des années mortes. Par moments, elle croyait sortir à peine du pensionnat, tant elle se sentait le rire facile et l'esprit insouciant. Ce qui la charmait, c'était d'être enfin chez elle ; elle disait : « Ma maison, ma chambre », avec une joie enfantine ; elle faisait la ménagère, calculait le prix des plats qu'elle mangeait, s'inquiétait de la hausse des œufs, et du beurre. (*MF*, ch. 5, p. 754)

À son insu, [Guillaume] était moins libre dans la petite maison de Véteuil que dans le

---

<sup>1</sup> L'atmosphère ouverte de sa nouvelle maison fait contraste avec l'espace fermé de laboratoire de M. de Viargue et du pavillon isolé de la rue de Boulogne.

pavillon de la rue de Boulogne ; il ne se sentait pas maître du logis, il se montrait plus reconnaissant des baisers que Madeleine lui laissait prendre. [...] Il lui plaisait de pénétrer chez une femme en amant librement choisi ; il trouvait dans cette maison un parfum inconnu d'élégance et de grâce, un air tiède qu'il ne respirait pas à la Noiraude. [...] il venait à travers champs, marchant en pleines terres labourées, se mouillant les pieds dans la rosée des prés, heureux comme un écolier qui fait l'école buissonnière [...]. (MF, ch. 5, p. 755)

Il oubliait parfaitement les mois passés rue de Boulogne. D'ailleurs, Madeleine était une autre femme : elle ne rêvait plus, elle vivait éveillée, et elle l'aimait cependant [...]. (MF, ch. 5, p. 755)

#### 4-3-3. Rendez-vous avec Guillaume dans un petit bois

Madeleine avait loué la petite maison vers le milieu d'avril. Elle ne connaissait de la campagne que quelques coins de la banlieue de Paris. Vivre en pleins champs, toute une saison, fut pour elle une joie forte et saine. Elle vit fleurir les arbres et mûrir les fruits, assistant avec une surprise souriante au travail de la terre. Quand elle arriva, les feuilles étaient tendres, d'un vert clair, la plaine s'éveillait sous les premiers rayons, humide encore des pluies d'hivers, ayant la grâce puérile d'une enfant ; il lui vint au cœur, du fond des horizons pâles, comme un souffle frais et virginal. Puis le ciel eut des caresses plus brûlantes, les feuillages noircirent, la terre devint femme, femme amoureuse et fécondée dont les entrailles tressaillaient d'une puissante volupté dans le labeur de l'enfantement. Madeleine, rafraîchie et apaisée par les tiédeurs du printemps, sentit les ardeurs de l'été la pénétrer d'énergie et donner au sang de ses veines un battement calme et fort. Elle trouva ainsi, au grand soleil, la paix et la vigueur ; elle fut pareille à un de ces arbustes que l'hiver a frappés et qui renaissent, qui redeviennent enfants pour croître de nouveau et s'épanouir dans la puissance de leurs feuillages.

Elle avait un besoin de grand air, un amour du ciel libre qui lui faisaient adorer les longues promenades. Presque chaque jour, elle sortait, marchait des lieues entières, sans

jamais se plaindre de la fatigue. D'habitude, elle donnait rendez-vous à Guillaume dans un petit bois que traversait le ruisseau où son amant jadis pêchait des écrevisses. Dès qu'ils se trouvaient réunis, ils s'en allaient doucement sur l'herbe molle, cachés par les arbres des deux rives, remontant cette sorte de vallée couverte de feuilles et toutes frissonnante de fraîcheur. [...] Guillaume et Madeleine aimaient ce désert étroit, ce berceau naturel dont ils ne trouvaient jamais le bout ; [...]. Les bras à la taille, ils se serraient davantage dans les coins où l'ombre était plus épaisse. Parfois ils jouaient comme des enfants ; ils se poursuivaient, s'accrochant aux ronces, glissant sur l'herbe<sup>1</sup>. (MF, ch. 5, p. 755-756)

#### 4-3-4. La renaissance de Madeleine à Vétheuil

La campagne en faisait véritablement une autre femme. Elle paraissait avoir grandi encore. Saine, vigoureuse, les membres solides, elle était devenue une puissante fille, à la poitrine large, au rire clair. (MF, ch. 5, p. 757)

[...] ce milieu de solitude et de grand soleil lui convenait, elle s'y épanouissait dans sa grâce et dans sa puissance, [...]. Pendant les longues heures qu'ils passaient à la Source, nom dont ils avaient baptisé leur retraite, le jeune homme contemplait Madeleine, allongée sur l'herbe, la nuque rougie par le reflet de ses cheveux [...]. (MF, ch. 5, p. 757-758)

Ces larges plaines normandes, grasses et monotones, leur semblaient être l'image de leurs tendresses tranquilles ; jamais ils ne se fatiguaient des mêmes horizons de prairies et de cultures. Souvent ils s'égarèrent dans les terres, ils couraient les fermes. Madeleine adorait les animaux domestiques ; [...] ; tout le petit monde d'une basse-cour la retenait, lui donnait des envies folles d'avoir chez elle des poules, des canards, des pigeons, des oies, et si le sourire de Guillaume ne l'avait retenue, elle ne serait jamais rentrée à Vétheuil

---

<sup>1</sup> Cet extrait nous rappelle le futur jardin du Paradou dans *La Faute de l'abbé Mouret*.

sans rapporter quelque bête dans ses jupes<sup>1</sup>. Elle avait encore une passion, celle des enfants : dès qu'elle en apercevait un se roulant dans la cour d'une ferme, sur le fumier, au milieu des volailles, elle le regardait en silence, un peu pensive, avec un sourire attendri ; puis, comme attirée, elle s'approchait et prenait le marmot entre ses bras, sans se soucier de son visage barbouillé de terre et de confitures. (*MF*, ch. 5, p. 758)

#### 4-3-5. La fin du *locus amoenus* : La fin de la belle saison et le mariage

L'automne vint. Des nuées sombres couraient dans le ciel mort, poussées par des vents glacés ; la campagne s'endormait. Les amants voulurent aller une dernière fois à la Source. [...] Le petit lac, la source elle-même se ternissaient, salis par les derniers orages. Guillaume comprit que l'hiver approchait, et qu'il leur fallait cesser leurs promenades. Il rêvait tristement à cette mort de l'été en regardant Madeleine. La jeune femme, assise en face de lui, songeuse, cassait les bouts de bois mort dont le gazon était semé.

Depuis la veille, Guillaume voulait offrir à sa maîtresse de l'épouser. (*MF*, ch. 5, p. 758-759)

Puis, l'hiver venait, il aurait froid seul au fond de son grand château désert, il ne vivrait plus ses journées dans l'haleine chaude de son amante. Pendant ces longs mois glacés, il lui faudrait courir sous la pluie pour aller frapper à la porte de Madeleine. Quelle joie tiède, au contraire, s'ils habitaient le même logis ! Ils passeraient les mauvais jours au coin du foyer ; ils auraient une lune de miel frileuse dans une alcôve bien close, d'où ils ne sortiraient, au printemps suivant, que pour retrouver au soleil<sup>2</sup>. (*MF*, ch. 5, p. 759)

Les amants se marièrent au commencement de l'hiver, presque secrètement. Cinq ou six curieux de Véteuil les regardèrent seuls monter en voiture à la sortie de la mairie et de l'église. Lorsqu'ils furent rentrés à la Noiraude, ils s'enfermèrent après avoir remercié

---

<sup>1</sup> Cet extrait nous rappelle Désirée dans *La Faute de l'abbé Mouret*.

<sup>2</sup> On aurait dit que Guillaume propose de remplacer la retraite ouverte — la petite maison dans la campagne proche de la « Source » — par une autre retraite fermée, son château.

leurs témoins. Ils étaient chez eux, liés à jamais. (MF, ch. 5, p. 762)

#### 4-3-6. La vie sédentaire à la Noiraude

Les quatre années qui suivirent furent calmes et heureuses. Les époux les passèrent à la Noiraude. Ils eurent, la première année, des projets de voyages ; ils voulaient aller promener leurs amours en Italie ou sur les bords du Rhin, comme il est d'usage. Mais toujours, au moment du départ, ils reculèrent, ils trouvèrent inutile de chercher si loin un bonheur qu'ils avaient sous la main. Ils ne se rendirent même pas une seule fois à Paris. Les souvenirs qu'ils avaient laissés dans leur petit hôtel de la rue de Boulogne les inquiétaient. Enfermés au fond de leur chère solitude, ils se croyaient protégés contre les misères de ce monde, ils défiaient la souffrance. (MF, ch. 6, p. 763)

Pas un bruit ne venait de la campagne ; un recueillement de cloître, ce recueillement de la province endormie, s'emparait de la Noiraude. Alors Madeleine songeait parfois à une des soirées bruyantes qu'elle avait jadis passées chez Jacques, rue Soufflot ; elle entendait le bruit étourdissant des voitures sur le pavé de Paris, elle voyait les clartés crues des becs de gaz ; [...]. (MF, ch. 6, p. 764)

Les époux passèrent ainsi leurs hivers dans une solitude presque complète. Ils ne quittèrent pas la salle du rez-de-chaussée ; un grand feu, des quartiers d'arbres brûlaient sur les briques de l'immense cheminée, et ils restaient là des journées entières, faisant le jour ce qu'ils avaient fait la veille. (MF, ch. 6, p. 764)

Puis, dès que venaient les beaux jours, ils ouvraient les fenêtres. Ils descendaient au parc. Au lieu de s'isoler dans la vaste salle, ils se cachaient au fond de quelque taillis. Rien n'était changé. Guillaume préférait l'hiver, l'air tiède et moite du foyer ; mais Madeleine adorait toujours le soleil, le grand soleil qui lui mordait la nuque et qui donnait à son sang des battements tranquilles et forts. Souvent elle entraîna son mari dans la campagne ; ils allaient revoir la Source, ils suivaient l'allée du ruisseau en se rappelant

leurs courses d'autrefois ; ou bien ils couraient de nouveau les fermes, s'égarant, s'enfonçant dans les terres, loin des villages. Mais leur pèlerinage le plus cher était d'aller passer l'après-midi à la petite maison que Madeleine avait habitée. Quelques mois après leur mariage, ils avaient acheté cette maison. (MF, ch. 6, p. 764-766)

Pendant ces premières années, ils ne reçurent que de rares visiteurs. Ils connaissaient peu de monde et se liaient difficilement, n'aimant point les visages nouveaux. Leurs hôtes les plus assidus furent des voisins de campagne. M. de Rieu et sa femme, qui habitaient Paris l'hiver et venaient passer la belle saison à Véteuil<sup>1</sup>. (MF, ch. 6, p. 767)

#### 4-3-7. L'auberge à Mantes

Le cabriolet entra dans les rues de Mantes. Guillaume caressait un projet qui lui était subitement venu à l'esprit. Onze heures allaient sonner, il songeait qu'ils n'arriveraient guère à Paris avant le jour. Ce long voyage de nuit commençait à l'effrayer ; peut-être serait-il plus sage de coucher à Mantes, dans une auberge. (MF, ch. 9, p. 817)

[Madeleine] ne s'était pas trompée : elle connaissait l'auberge, elle connaissait la chambre. Elle y avait couché autrefois avec Jacques. L'étudiant était un canotier enragé ; souvent il allait par eau jusqu'à Rouen, avec des amis qui emmenaient leurs maîtresses. Madeleine avait fait un de ces voyages. Arrivée à Mantes, elle s'était trouvée indisposée, et toute la bande avait envahi l'auberge du Grand-Cerf. (MF, ch. 9, p. 827)

#### 4-3-8. Rencontre avec Jacques à Mantes

Jacques perdit une heure à chercher un cabriolet de louage ; il entra tout juste à Mantes pour entendre le sifflet du train qui s'éloignait. Ce retard le contraria beaucoup. Ayant appris qu'il pourrait prendre le lendemain, de bonne heure, un train qui lui permettrait, en

---

<sup>1</sup> Le rôle de la maison à Véteuil de M. de Rieu nous rappelle celui de Médan pour le futur Zola.

arrivant à Paris, d'aller s'embarquer immédiatement à la gare de Lyon, il résolut de coucher au Grand-Cerf, où il avait jadis fait quelques parties fines<sup>1</sup>. (MF, ch. 10, p. 829)

#### 4-3-9. Rencontre avec Louise, ancienne amie de Madeleine

« [...] Je [Louise] suis tombée malade à Paris, j'avais trop bu d'absinthe, paraît-il : ma tête me semblait vide, tout mon corps tremblait comme une feuille. Regarde mes mains, elles tremblent toujours... À l'hôpital j'ai eu peur des carabins ; je les entendais dire autour de moi que c'était fini, que je n'en avais pas pour longtemps dans le ventre. Alors j'ai demandé à m'en aller, et l'on m'a laissée partir. Je voudrais revenir à Forgues, un petit village qui est à une lieue d'ici, et où mon père était charron. Un de mes anciens amants m'a payé ma place au chemin de fer. [...] Voilà bientôt six mois de cela. J'aurais bien désiré retourner à Paris, mais je n'avais plus un sou, mes vêtements ne tenaient plus sur moi... J'étais finie, comme ils disaient à l'hôpital. Les hommes ne m'auraient pas ramassée avec des pincettes. Alors je suis restée dans le pays. Les paysans ne sont pas méchants, ils me donnent à manger... Quelquefois, sur les routes, les gamins me poursuivent à coups de pierre. » (MF, ch. 10, p. 836-837)

---

<sup>1</sup> Dans ce roman, Mantes est un lieu privilégié par son importance géographique. Tous les voyageurs à Paris ou de Paris, quels que soient les moyens de transport, convergent ici.